

## La chair<sup>1</sup>

*Ah ! cette fois c'est l'os de mes os et la chair de ma chair !*

*L'homme laisse son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair.*

*Je répandrai mon Esprit sur toute chair.*

*Je vous donnerai un cœur de chair et non plus un cœur de pierre.*

*L'esprit est ardent, mais la chair est faible.*

*Le Verbe s'est fait chair et il a planté sa tente parmi nous.*

*Je crois à la résurrection de la chair.*

Et puis, comme citation inaugurale :

*La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres.*

On trouve presque 300 occurrences bibliques du mot « chair » (*bâsar* en hébreu, *sarx* en grec), mais ce n'est que récemment que la « chair » a été reprise du langage religieux ou théologique par le langage philosophique pour être élevée à la dignité de concept, au même titre par exemple que le « corps ». Cela est attribuable au tournant récent de la phénoménologie, dans la postérité de Maurice Merleau-Ponty et d'Emmanuel Lévinas : je veux parler essentiellement de Michel Henry et de Jean-Luc

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée à Nantes dans le cadre des Escapes philosophiques consacrées aux « Figures de l'amour », le 1<sup>er</sup> février 2004.

Marion. On peut aussi mentionner Didier Franck, qui a écrit un ouvrage sur Husserl intitulé *Chair et corps* (1981).

Comme l'écrit Michel Henry dans *Incarnation, une philosophie de la chair* (2000), Le propre d'un corps comme le nôtre, c'est qu'il « n'éprouve le monde qui le presse de toute part que parce qu'il s'éprouve d'abord lui-même ». D'où l'opposition entre corps physique, corps biologique, corps dans sa matérialité objectivable d'une part, et corps sentant qu'il sent, « s'éprouvant, se souffrant, se subissant et se supportant soi-même et aussi jouissant de soi selon des impressions toujours renaissantes », corps subjectif, corps invisible, autrement dit : *chair*.

De même, Jean-Luc Marion écrit-il dans *Le phénomène érotique* (2003) : « La chair s'oppose aux corps étendus du monde physique, non seulement parce qu'elle touche et sent les corps (...) mais surtout parce qu'elle ne touche les corps qu'en se sentant elle-même les toucher (...) La chair ne peut rien sentir sans se sentir elle-même et se sentir sentante ».

Ce qui définit la chair, c'est donc ce que ces philosophes, à commencer par Michel Henry, vont appeler *l'auto-affection*, autrement dit non seulement le fait de se sentir soi-même affecté lorsqu'on est affecté par quelque chose mais, bien plus, le fait de sentir ou d'être affecté *du fait même* de se sentir sentant (cf. déjà Sartre et surtout le dernier Merleau-Ponty, celui des écrits posthumes de 1960 parus dans *Le visible et l'invisible*). Or un tel concept d'auto-affection n'est pas sans soulever une difficulté considérable, puisqu'il revient somme toute à introduire l'ancienne réflexivité du sujet pensant dans la corporéité même. La chair ne correspondrait-elle pas à la définition d'un corps auto-réflexif ? Comment cela est-il possible ?

Le point de départ est cartésien : dualisme substantialiste de l'âme pensante et du corps étendu, mais en même temps, avant la lettre, réduction phénoménologique qui permet la constitution du sujet philosophique au sens moderne : le « je pense ». Ce sujet (pensant) privilégie encore la connaissance intellectuelle et rationnelle de la vérité, la science, de même que déjà chez Platon le primat était accordé à la théorie comme contemplation de l'intelligible (*théoria*), de même qu'ensuite chez Kant, même la raison pratique reste pure... – et pourtant ce sujet, dit Descartes, *sent*...

Et alors la philosophie va perdre progressivement sa belle confiance dans la toute-puissance de la raison classique et se mettre à découvrir ou redécouvrir que l'*homo philosophans* n'est pas d'abord un *cogito* mais un être-au-monde voué à la finitude, à la mort, à l'illusion, à l'erreur, à la souffrance, à la culpabilité, au désir, au malheur. Je ne me rapporte plus sereinement et abstraitement à moi-même comme auto-réflexivité intellectuelle, mais bien comme auto-affection, immédiatement et sans recul (comme un canon sans recul : cela fait un choc). A l'acte triomphal de penser dans la certitude spéculative s'oppose une passivité et par suite une passibilité originaires qui s'éprouvent elles-mêmes comme telles : il y a du *donné* que je peux recevoir comme en pleine figure, qui commence par me « dépasser » – à commencer par l'existence d'autrui et ma propre existence, dans une nouvelle forme de réflexivité.

En trois siècles de philosophie, on a assisté à un bouleversement considérable qui nous a fait passer du *cogito* à la chair, de la métaphysique à la phénoménologie.

Donc, derechef, comme dirait Descartes, comment l'auto-affection, autrement dit la chair, est-elle possible ? Pourquoi ne serions-nous pas que des corps ?

Michel Henry a trouvé la vérité de la réponse, si je puis dire, dans Saint Jean, comme si de nouveau ou une fois de plus le christianisme venait à la fois subvertir, infléchir et renouveler la philosophie (ce qui avait déjà eu lieu entre la fin de l'Antiquité et le Moyen-âge avec la notion de personne). C'est l'*Incarnation* qui lui donne la clé : non pas tant en référence à la dualité chair – esprit (avec un grand et un petit e) qu'à la dualité *sarx* – *Logos*, chair – Verbe ou chair – Parole, la chair signifiant la vie humaine (« toute chair verra le Salut de Dieu ») et le *Logos* signifiant la Parole divine en Personne (bien plus que la parole-raison des Grecs).

Car il se trouve que le corps humain est un corps non seulement vivant mais parlant. Non seulement il a une voix et produit physiquement des phonèmes, mais il *s'entend* parler, il *se* parle, même intérieurement, de sorte que *la parole* est l'acte par lequel ce qui n'était qu'un corps se re-saisit, autrement dit *se saisit comme chair* qui dit « je », y compris pour pouvoir se penser comme un « je pense ». Le sujet est un sujet parlant et le sujet parlant est un verbe incarné, un corps qui parle, une chair parlante ; mais que signifie incarné ou de chair pour une parole, ou parlante pour une chair, sinon une nouvelle difficulté à résoudre ?

Je parle une langue, mais la langue n'est que le corps, le *corpus* de la parole. Je ne reçois jamais la langue ; ce n'est jamais elle qui m'est donnée en premier mais bien *la parole*, celle venant d'autrui : je me constitue comme sujet parlant en me recevant

d'autrui dans sa parole qui me « déclare » en me disant « tu ». C'est ensuite seulement que je vais pouvoir construire la langue (ma compétence linguistique, l'appelle-t-on) : on voit par cela que la parole précède la langue.

C'est exactement de la même manière que la chair précède le corps qui n'est que l'objectivité de la chair. Comme le dit Marion en effet, seule une *autre chair* peut me révéler à moi-même comme chair, me faire advenir comme chair, me faire éprouver ma propre chair. Comme chair je me reçois donc de la chair d'autrui ou d'autrui comme chair — or cette chair ne serait que corps si elle n'était pas parlante : c'est la parole qui fait que la chair est chair, c'est la parole qui constitue la dimension d'auto-réflexivité inhérente à l'auto-affection car c'est la parole d'un « je » qui *dit* « je » qui peut seule assigner mon ressenti comme *mon* ressenti. Il y a donc identité paradoxale, recouvrement ou coïncidence de la parole et de la chair, parce qu'il y a *d'abord* de la parole et que les corps sont toujours déjà pris dans de la parole et sont donc toujours *déjà* de la chair.

A partir de ces prémisses, je vais maintenant pouvoir parler d'amour, pour conclure.

Car ce ne sont certainement pas les corps qui font l'amour. Au mieux peuvent-ils copuler. Au contraire, comme le dit Marion, l'amour est la croisée des chairs. Il le nomme *phénomène croisé* (op. cit. p.164). Les chairs s'y donnent « sans prévoir de se reprendre » (sinon c'est qu'elles ne se donnent pas ou ne se sont pas données mais jouent seulement ou ont joué à se séduire, ce qui n'est pas précisément de l'amour). Or comment prétendre se donner, pour une chair finie et faillible ? « Elle se donne en disant qu'elle se donne », autrement dit en donnant sa parole

qu'elle se donne, dans le *serment*. Elle se donne en s'en remettant à une Parole : transcendance de la parole, du fait d'être donnée, mais identiquement transcendance de la chair, du fait de se donner. La chair se dépasse elle-même en parlant. La chair, dans la parole, est son propre outrepassement.

C'est donc la parole donnée qui fait l'amour, qui fait la chair aimante, ou de la chair un amant. Et si d'aventure la chair trahit sa propre parole, elle peut encore et toujours, par une parole de nouveau donnée, revenir sur sa trahison comme elle a pu revenir sur sa parole, de sorte que l'amour est toujours possible, même si c'est pour toute chair la possibilité d'un impossible, car toujours à venir. *La chair est triste* quand elle croit que le pardon, le fait de se donner de nouveau en donnant sa parole, n'est plus possible.